



HAL
open science

A la recherche des rapports ordinaires du passé : l'iconographie comme méthode d'enquête

Irène dos Santos, Marie-Claire Lavabre

► **To cite this version:**

Irène dos Santos, Marie-Claire Lavabre. A la recherche des rapports ordinaires du passé : l'iconographie comme méthode d'enquête. Le politique par l'image. Iconographie politique et sciences sociales, 2017, 978-2-343-12509-1. ird-01643199

HAL Id: ird-01643199

<https://ird.hal.science/ird-01643199>

Submitted on 6 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A la recherche des rapports ordinaires au passé. L'iconographie comme méthode d'enquête

Marie-Claire Lavabre (CNRS/ISP) et Irène Dos Santos (CNRS/URMIS)

Pourquoi se donner pour objet les *rapports ordinaires au passé*¹ ? Entre les années 1970 et 1980 au cours desquelles les sciences sociales se sont réappropriées – inégalement et diversement - la pensée de Maurice Halbwachs sur la mémoire collective (1925, 1950) et aujourd'hui, acteurs politiques et sociaux se sont à leur tour saisis de la « mémoire », entendue non comme souvenirs partagés au sein d'une « communauté affective » mais comme catégorie d'action publique ou comme ressource politique, parmi d'autres ou à défaut d'autres. Ce premier constat invite à envisager que l'objet, tel que les sciences sociales pouvaient le formuler, a changé de nature. Moses Finley (1981) appelait dès les années 1970 les historiens et les psychosociologues à envisager comme objet légitime les usages politiques du passé tandis que Louis Moreau de Bellaing, en 1985 encore, pouvait déplorer le peu d'intérêt que les sociologues portaient aux théories halbwachsiennes de la mémoire (Moreau de Bellaing, 1985). Nombre des travaux historiens qui se sont donné la mémoire pour objet au cours des dernières décennies du XXe siècle se sont attachés au rôle des commémorations dans la formation de l'identité nationale (Namer, 1983 ; Ory, 1992) et à la généalogie des représentations - soit aux « lieux de mémoire » dans lesquels s'ancrent le sentiment national et l'adhésion aux grandes mythologies et récits nationaux (Nora, 1984-1992) -, à l'enseignement de l'histoire et aux diverses technologies politiques de l'inculcation d'un rapport affectif au passé (Ansart, 1984). D'autres, relevant de l'histoire orale (Joutard, 1977) et bientôt de l'anthropologie appliquée à des terrains français (Zonabend, 1980), ont porté attention aux acteurs

¹ Ce travail, dans le cadre du labex Les passés dans le présent, a bénéficié de l'aide de l'Etat géré par l'ANR au titre du programme Investissements d'avenir portant la référence ANR-11-LABX-0026-01.

anonymes et dominés de l'histoire, aux mondes populaires, ouvriers et paysans notamment, en voie de dilution. D'autres encore, en sociologie et en sociologie politique, se sont interrogés sur la pertinence de la notion de « mémoire collective », ont engagé des recherches empiriques, au « ras du sol » (Revel, 1996), et ont tenté d'évaluer – dans des milieux de mémoire spécifiques (partis, associations, mouvances militantes, école et famille)² et auprès d'acteurs individuels, également spécifiques – les effets des mises en récit institutionnelles ou publiques sur les souvenirs et représentations du passé. Ils ont ainsi mis l'accent, plus que d'autres sans doute, sur les interactions entre histoire académique, espace public de la mémoire et expériences vécues ou transmises.

A cet égard, il convient de préciser qu'envisager les rapports ordinaires au passé ne signifie pas privilégier les rapports populaires, qui s'y trouve inclus. En revanche sont exclus *a priori* « les entrepreneurs de mémoire », militants ou autres promoteurs des « politiques de la mémoire » et les professionnels de l'histoire. Or, à l'exception de travaux déjà anciens sur le monde ouvrier (Kaes, 1967 ; Lequin et Métral, 1976), on ne sait rien ou presque du rapport banal ou ordinaire au passé, des cibles supposées de la « médiation »³ de l'histoire, tandis que les sources d'information sur celle-ci se sont diversifiées sans qu'on ait, de la même manière, les moyens d'évaluer la part de l'enseignement, du cinéma et de la télévision, des commémorations, des médias, des expositions ou du « tourisme de la mémoire » en pleine expansion. Quoiqu'il en soit, et quelles que soient les approches mobilisées par ces travaux – mesurer la distance entre histoire (comme réalité et/ou savoir du passé) et mémoire (comme vérité du présent et/ou rapport électif et sélectif au passé) ; enregistrer (conserver) la parole de ceux dont les archives ne gardent pas trace; éprouver la notion de « mémoire collective » et mettre au jour les interactions, appropriations et réappropriations qui en font la densité sociale –, les travaux sur la mémoire se sont

² Voir : Lavabre (1994) ; Gensburger (2010) ; Baussant (2002) ; Oeser (2010 ; 2015) ; Charpenel (2014) ; Joahanneau (2013) etc.

³ Terme employé par analogie avec l'expression « médiation culturelle », qui pose problème et sur laquelle nous ne reviendrons pas ici.

développés dans un contexte d'explosion des usages et des références à cette notion en lieu et place de « l'histoire », de développement des « politiques de la mémoire » et de dilatation des formes de ce qu'il est convenu aujourd'hui de nommer la « mémoire publique ».

Dès lors, des questions apparemment naïves – qui formule les usages politiques ou publics du passé, pourquoi et pour qui, avec quels effets ? - sont plus que jamais d'actualité. Qu'il s'agisse des controverses et polémiques publiques sur Vichy, sur le communisme, sur le colonialisme et la traite négrière, les commémorations ou les programmes d'histoire, la question de l'intérêt qu'elles rencontrent ou non chez les citoyens (toutes catégories sociales confondues) reste ouverte et sans réponse assurée, au-delà des présupposés et des lieux communs sur la « passion du passé »⁴ qui aurait saisi la société au tournant des années 1970. Pour autant, s'il est vrai que ces questions doivent trouver des réponses sociologiquement informées, délestées des présupposés normatifs qui habitent les discours militants sur le « devoir de mémoire » autant que les discours savants sur « les abus de la mémoire » (Todorov, 1988) ou la « juste mémoire » (Ricoeur, 2000), quelles méthodes d'enquête envisager qui, tout à la fois, suscitent l'évocation du passé, favorisent l'expression des enquêtés sur tel évènement, telle période voire telle forme de présence de l'histoire et évitent ce qui pourrait être et être perçu comme un contrôle des connaissances acquises et des savoirs sur le passé ? Deux expériences d'enquête antérieures (Lavabre, 1994 ; 2006), l'une sur le parti communiste, l'autre sur les facteurs constitutifs de l'identité démocratique⁵ ont fondé le recours à l'iconographie comme support à des entretiens classiquement non-préstructurés⁶ ou en forme d'histoire de vie. Pour autant, il s'agissait bien dans ces deux cas d'interroger les rapports au passé de milieux spécifiques et *a priori* informés. Les photographies présentées visaient sans nul doute à libérer la parole – voire à constituer des « aide-mémoire », fonction classiquement

⁴ Voir le numéro 88 d'*Autrement* (1987) : « La passion du passé ».

⁵ Cette enquête collective envisageait notamment le rapport au passé et la gestion des passés conflictuels dans trois pays - en Allemagne, en France et en Pologne- et sur trois niveaux dont le niveau micro de la transmission intergénérationnelle. Dans ce cadre, des documents relatifs à l'histoire vécue de la première génération ont été présentés à trois générations de familles politiquement contrastées.

⁶ Voir : Michelat (1975) ; Simonot (1979) ; Duchesne (1996).

assignée aux représentations visuelles du passé (Lavabre, 2002). Mais, il s'agissait plus encore de l'autoriser sur des événements passés à propos desquels on pouvait raisonnablement faire l'hypothèse qu'ils étaient connus, identifiés - vécus ou transmis – et que leur absence dans les premiers entretiens ne relevait ni de l'ignorance ou du désintérêt mais bel et bien de l'occultation ou de l'évitement. Dès lors, le choix des documents, réfléchi à partir de l'analyse des premiers entretiens et des absences qu'ils manifestaient, était relativement aisé. Pour ne prendre que deux exemples issus de l'enquête auprès des militants communistes, les premiers entretiens – toutes générations d'âge et d'ancienneté confondues – ne contenaient d'une part aucune occurrence ni de De Gaulle ni de Staline, et d'autre part, sur un autre registre, avaient engagé chez les plus âgés de longs commentaires sur la Révolution française mais ne mentionnaient pas la Commune de Paris. La question était bien évidemment de comprendre ces absences : ont été présentés, parmi d'autres documents, une photographie de Staline, une de De Gaulle, une autre encore représentant la commémoration communiste devant le mur des Fédérés (Lavabre, 1994).

A cet égard, l'enquête sociologique menée depuis 2014, intitulée : « Rapports 'ordinaires' au passé et vocabulaire vernaculaire de la mémoire »⁷ posait des problèmes sensiblement différents. Nous nous proposons ici de faire un premier retour réflexif sur une partie des données, soit celles spécifiquement produites au moyen d'une méthode « projective » fondée sur des documents iconographiques. Cette contribution, illustrée par quelques cas, a une ambition modeste : elle ne vise ni à formuler des conclusions définitives sur les « rapports ordinaires au passé » ni à établir un cadre méthodologique assuré pour l'usage de l'iconographie dans l'enquête sociologique. Elle constitue un récit d'expérience, en tant que tel sujet à controverses.

La présentation de photographies a donc constitué la troisième phase d'un protocole d'enquête par entretien: 1/ un entretien non-préstructuré, fondé sur une

⁷ Voir note 1 : « Les passés dans le présent » - programme financé T1BO4 « Rapports ordinaires au passé et vocabulaire vernaculaire de la mémoire », coordonné par Marie-Claire Lavabre.

consigne suffisamment large sur le passé⁸, invitant les enquêtés à explorer ce qui pouvait les intéresser dans l'histoire, tant collective qu'individuelle, personnelle » ; 2/ des éléments d'histoire de vie permettant d'établir la trajectoire sociale de l'enquêté ; 3/ un *test projectif*, enfin, constitué de onze photographies dans lequel il était demandé à l'enquêté de réagir à chacun des documents présentés dans un même ordre ; 4/ des questions ouvertes sur les pratiques culturelles et les sources de l'information sur l'histoire⁹.

Il s'agissait donc bien ici, comme dans les expériences antérieures, d'apporter un complément à l'entretien non-directif ou non-préstructuré en orientant les enquêtés sur des thématiques ou des événements particuliers, tout en évitant la formulation de questions directes. Sans doute faut-il rappeler à cet égard que le souci d'éviter, en outre, toute injonction à situer historiquement les documents nous a amenées en un premier temps à un choix de photographies plus artistiques que réalistes – photomontages, tableaux de ruines, images de guerre ou monuments difficilement situables dans le temps et dans l'espace etc... – propres à susciter des évocations de situations passées tout en laissant une grande marge d'interprétation. L'enquête réalisée par l'IFOP, « A la recherche de la 'gauche' », dans le cadre d'un numéro spécial des *Temps Modernes* (1955), consacré à « la gauche »¹⁰, avait de fait, montré que le caractère non explicite, symbolique et ambivalent de l'image, conformément à l'esprit du test projectif en psychologie, constituait la valeur heuristique de la méthode. Force a été de constater que cette première expérience s'est soldée par un échec. Certains documents, inhabituels dans la forme, et à ce titre

⁸ La consigne, au phrasé hésitant et volontairement imprécis, invitait à une « conversation » à propos du « passé », de « l'histoire », de « l'intérêt personnel » pour le passé, l'histoire « etc. »

⁹ La présente analyse repose sur cinquante-deux entretiens menés au domicile des enquêtés (quelquefois dans un café). Le groupe d'enquêtés est constitué de vingt-sept femmes âgées de 21 à 92 ans et de vingt-cinq hommes âgés de 23 à 88 ans, aux origines sociales et géographiques diverses (entretiens menés dans tous les départements de la Région parisienne, en Loire Atlantique à Nantes et ses alentours et en région Centre-Val de Loire : Angers, Tours, ainsi qu'à Montpellier) ; cinq enquêtés sont originaires d'un pays étranger (République Démocratique du Congo, Colombie, Niger, Maroc et Belgique), un, né en 1953 se désigne comme étant « rapatrié d'Afrique du Nord ».

¹⁰ Dans cette « étude d'opinion », le principe consistait à présenter aux enquêtés une série de 11 photographies choisies pour leur caractère « particulièrement évocateur et susceptible de déclencher des réactions caractéristiques 'de gauche' ou 'de droite' » (Lavabre, 2002 : 304).

déroutants, ont inhibé bien plus qu'ils n'ont libéré la parole¹¹. S'il n'est guère difficile d'expliciter une intuition quant aux raisons de cet échec, son analyse aurait exigé une succession d'expérimentations, soit un surinvestissement dans la réflexion méthodologique. Tel n'était pas notre objet. Dès lors, nous avons sélectionné puis présenté aux enquêtés des photographies dont nous avons considéré que l'identification ne poserait pas problème et qui, néanmoins, resteraient suffisamment plurivalentes, en termes de signification, pour permettre aux enquêtés de mobiliser divers univers de référence¹².

Nous ne reviendrons pas ici sur l'état de la littérature en matière de méthode projective, dûment établi (Scherrer, 2006). Tout au plus peut-on rappeler qu'elle est inspirée de la psychologie clinique voire de la psychanalyse dans la définition même de ce qu'est une projection. Elle restée somme toute peu utilisée en sociologie, même si la question de son efficacité en sciences sociales a déjà discutée. Reste qu'elle demeure le plus souvent un instrument parmi d'autres, un bricolage inspiré à l'origine par l'imagination méthodologique de Guy Michelat (Lavabre, 2002 ; Charpenel, 2014) propre à tenter de résoudre une forme de quadrature du cercle – comment standardiser et orienter un entretien sans interagir directement dans celui-ci - , un complément à l'entretien non directif, fondé sur l'idée développée par Guy Michelat encore selon laquelle la mobilisation des affects peut garantir au sociologue le recueil d'un matériau adéquat dès lors qu'il prétend saisir non des informations mais des représentations, des systèmes de valeurs et des logiques de pensée individuelles et collectives. Au-delà, l'évaluation qu'on peut en faire porte sans nul doute plus sur l'usage de l'iconographie dans l'enquête que sur le caractère projectif de la méthode (Scherrer, 2006), tandis que l'analyse met l'accent sur la diversité des évocations ou interprétations suscitées par tel ou tel document, en tant qu'elles éclairent ou sont

¹¹ De même que dans l'enquête sur les militants communistes, plusieurs dizaines d'images avaient été testées avant qu'un choix d'une vingtaine ne s'impose.

¹² Compte tenu de la lourdeur du dispositif d'entretien – en plusieurs phases –, seules 11 images ont finalement été retenues pour cette enquête. Certaines avaient été préalablement « testées ». D'autres ont été introduites en référence aux expériences précédentes déjà commentées : celles représentant Hitler, Staline, de Gaulle notamment

éclairées par les autres segments de l'entretien. La référence au *test projectif* apparaît dès lors inadéquate même si elle reste une facilité de langage dont nous ne nous privons pas, çà et là.

Dans le cadre de la recherche analysée ici, les enquêtés ont dans l'ensemble beaucoup parlé dans la première phase de l'entretien, montrant une relative aisance et disponibilité à répondre à la consigne initiale, même si les premières minutes de l'entretien manifestent souvent une hésitation, provoquée par la mention même de « l'histoire ». De fait, ils parlent d'emblée plus facilement du passé personnel et familial que du passé historique, celui-ci étant souvent associé à l'école et à des connaissances sur lesquelles ils pourraient être jugés. Même chez ceux qui se déclarent férus d'histoire, les précautions oratoires ou les commentaires sur les lacunes, les oublis, l'absence de connaissances sont fréquentes¹³. La référence à ces deux types de passé, que les enquêtés distinguent et cherchent à définir, est quasi systématique : l'histoire des « évènements historiques » - nommée aussi la « grande histoire » ou l'« histoire avec un grand 'H' »¹⁴, celle des « dates », des « frises chronologiques », des « cours d'histoire » - et l'histoire ou le passé familial et personnel (« l'enfance », « le passé familial » associés dans certains cas à la « mémoire » : « le passé, c'est la mémoire [...], l'histoire en général c'est très vague »).

Ainsi convient-il ici de revenir d'abord sur cette situation d'entretien où, dans la première phase, les enquêtés semblent parler assez facilement du « passé », plutôt entendu cependant comme histoire personnelle et familiale plutôt que collective, comme mémoire – au sens le moins métaphorique du terme - plutôt que comme Histoire. Trois cas sont à distinguer. Il s'agira dans un premier temps de restituer quelques éléments d'analyse d'entretiens caractérisés par une forte réticence à s'exprimer sur l'Histoire (moins d'une dizaine) pour en comprendre les raisons et

¹³ De nombreux entretiens sont traversés par ce type de commentaire : « Vous voyez, j'ai encore de grosses lacunes en histoire » (Gérard, 50 ans, ne se souvenant plus de la date de l'abolition de l'esclavage, photo 8).

¹⁴ Pour maintenir cette distinction tout au long du texte, nous adopterons cette écriture – Histoire- quand il est fait référence aux savoirs historiques.

avancer quelques éléments de réponse à la question des apports et des limites de l'usage des images comme support ou aide-mémoire. Nous présenterons ensuite quelques exemples d'entretiens sensiblement plus étoffés mais également caractérisés par un faible intérêt des enquêtés à parler de l'Histoire pour montrer comment l'usage de photographies historiques permet aux individus d'inscrire leur « petite » histoire dans la « grande » histoire. Enfin, l'analyse du discours d'enquêtés très à l'aise avec le récit historique, qu'ils se sont appropriés, permettra d'interroger ce qu'apporte le recours aux photographies, au-delà de la restitution des savoirs et connaissances historiques autorisée, de fait, par la consigne de départ¹⁵.

(Type 1) Quand la parole est difficile : apports de la méthode projective

L'analyse des entretiens les plus courts¹⁶ vise à comprendre dans quelle mesure les images permettent de « lever les inhibitions à parler » (Scherrer 2006 : 125). Toutes sont le fait de femmes entre 25 et 38 ans¹⁷. Le premier exemple est celui de Liliane, 38 ans. Elle est issue d'un milieu social favorisé (père avocat, mère professeur d'université), a fait des études supérieures de commerce et exprime sa méconnaissance de l'Histoire. Ce thème traverse tout l'entretien et perturbe l'évocation du passé familial dont elle dit pourtant qu'il l'intéresse. Il entrave également des développements sur l'histoire de l'art, également mentionnée :

« Alors, moi j'essaie plutôt d'être tournée dans le présent et le futur. Je suis effectivement moins tournée dans le passé sauf peut-être pour ce qui est du passé familial : l'histoire familiale, ça, ça m'intéresse ! Qu'est-ce que je pourrais dire d'autre sur l'histoire ? Effectivement, à l'école, l'histoire, ce n'était pas mon truc. Mais je suis convaincue que c'est parce que je n'ai pas eu les bons profs d'histoire-géo [...] Ça m'a poursuivie toute ma vie, ce manque de culture historique mais qui est aussi lié à un manque d'intérêt, très clairement [...] ».

Cette problématique n'est que difficilement dépassée avec le recours aux images, à l'exception cependant de la photographie 6 de Hitler qui lui évoque « le

¹⁵ Les entretiens utilisés, sélectionnés à titre d'illustration sur cinquante-deux entretiens, sont d'une durée moyenne de 3 heures. C'est la durée totale de l'entretien, associée à l'équilibre spécifique des différentes phases de celui-ci, qui constitue le critère des trois cas de figure identifiés.

¹⁶ Les entretiens les plus brefs de l'ensemble du corpus, relativement, sont d'une durée moyenne de 60 minutes.

¹⁷ A ce stade de l'enquête et de son analyse, il n'est guère envisageable de formuler la moindre hypothèse quant à l'homogénéité de ce groupe.

génocide des Juifs, la terreur, l'horreur », thème abordé dès le début de l'entretien à propos « des enfants juifs dans [son] lycée » mais qu'elle ne développera pas plus. Qu'il s'agisse de la figure de De Gaulle, de celle de Staline (qu'elle identifie comme étant Mussolini), ou encore des événements de mai 68, Liliane renvoie toutes ces références historiques à la génération de ses parents et de ses grands-parents, comme si elle ne se sentait pas, ne voulait pas se sentir concernée. Seule, la photographie 8 (esclavage/abolition/réparations) lui permet de faire finalement une association entre souvenir personnel, Histoire et émotion :

« [...] Mais je ne comprends pas très bien pourquoi, je ne sais pas quel est ce mouvement, en fait. Et du coup, je sais même plus quand est-ce qu'était l'abolition de l'esclavage [...] Ah si, y'a un truc que je n'ai pas dit. Un personnage qui m'a énormément marquée, c'est Martin Luther King. Aussi, j'ai lu aussi pas mal de ses écrits et j'ai écouté en boucle son discours, etc...à l'adolescence. Ça m'évoque ça [relance de l'enquêteur : - ça t'avait touchée ?] Oui, énormément. Et encore aujourd'hui quand je l'écoute, je suis capable de pleurer et j'ai encore en mémoire certaines phrases de son discours [...] »

De ce récit, ressort une figure historique, celle de Martin Luther King, associée à l'histoire des Etats-Unis, la seule, peut-être, que Liliane semble pouvoir s'approprier. Au-delà de la question de dire le passé et l'histoire, c'est celle de la trajectoire même de cette enquêtée dans la société française, passée et présente, qui pourrait se poser ici : comment trouver à dire alors que père et mère symbolisent la compétence et la capacité à la prise de parole ?

Noémie, 25 ans, originaire d'Amérique latine, en France depuis deux ans, est issue d'une famille de la classe moyenne urbaine ; elle est diplômée en neuropsychologie. Elle appréhende le passé à travers une approche psychologique (à l'instar de Laurence, exemple sur lequel nous reviendrons).

Dans le cas de Noémie, c'est surtout l'origine étrangère qui semble déterminante. Le fait d'avoir une histoire nationale autre explique sans nul doute pourquoi elle ne se sent pas concernée par l'histoire de France et ce qu'elle nomme l'« histoire universelle ». Car l'histoire qui l'intéresse – au sens le plus fort du terme - est celle de son pays, l'histoire tragique du conflit armé, évoquée dès la première partie de l'entretien et dont elle a des souvenirs d'enfance. Elle a par ailleurs

travaillé sur cette question dans le cadre de son cursus en psychologie sociale¹⁸. Dès lors, les apports de la méthode restent limités : les photographies en lien avec l'histoire de France ne lui évoquent rien (De Gaulle, Mai 68), ni même la photographie 11 (Staline). La photographie 6 (Hitler) lui permet d'évoquer en revanche un cours d'histoire et un professeur qui leur avait expliqué que : « Ce n'était pas une guerre mondiale, c'était une guerre des, des... de l'Europe et des Etats-Unis et la Russie, enfin pas... pas, ça ne nous a pas concernés direct ». De même, les photographies 5 (Musée de l'histoire de l'immigration) et 2 (Mémorial du *World Trade Center*) servent de support à l'évocation d'expériences et de souvenirs personnels liés à sa trajectoire propre ou à son pays d'origine : ainsi, par exemple, l'attentat contre le *World Trade Center* qu'elle a vu à la télévision en compagnie de son père, lors qu'elle avait onze ans.

Le dernier exemple d'entretien très court est celui de Laurence, 31 ans, employée (niveau CAP) issue d'une famille de la classe moyenne supérieure de Montpellier. Elle dit s'intéresser à l'histoire de l'art¹⁹ mais aborde la question du passé et de l'histoire principalement à travers son histoire familiale et personnelle, dans une perspective psychologique voire psychanalytique : son « manque d'auto-estime » et la « haine » de la mère. Lorsque, finalement, avant de passer à la deuxième partie de l'entretien (récit de vie), l'enquêteur la relance à propos d'une thématique évoquée en début d'entretien (celle de l'évolution de l'espèce humaine), Laurence répond : « (...) mais mon problème c'est que je ne retiens pas les dates, ni les noms ». Elle réagit cependant avec enthousiasme lorsqu'il s'agit de passer au *test projectif* : « Ah, les images ? Cool ! ». Cette réaction, atypique, nous invite à nous attarder un peu et à restituer brièvement les diverses associations qui émergent pour chacun des documents présentés (encadré n° 1).

¹⁸ Elle a notamment effectué une recherche de Master1 sur la « mémoire collective » du conflit armé.

¹⁹ Elle a achevé une deuxième année de licence d'histoire de l'art (autrefois DEUG).

Encadré n° 1

La **photographie 1 (Ecole de la Troisième République)** suscite l'évocation de « l'école des garçons », ce qui la renvoie à son « côté féministe » mais aussi à Platon, à « la relation maître/élève » et à l'homosexualité.

Sur la **photographie 2 (Mémorial du World Trade Center)**, elle reconnaît un « monument aux morts » puis le World Trade Center. Laurence se focalise sur la femme éplorée (et mince) qui lui évoque sa propre tristesse et son anorexie.

A propos de la **photographie 3 (affiche électorale de De Gaulle)**, elle identifie et commente « *De Gaulle [...] un homme politique. Il a fait des choses bien, des choses moins bien* », mais élargit son propos à la « manipulation » par les hommes politiques puis à « l'Histoire de la France » dont elle « *ne [se] souvient pas plus que ça* ».

La **photographie 4 (cimetière de guerre)** lui évoque « un cimetière américain », mais surtout un « objet phallique » qui représente « la puissance » et « la destruction ».

La **photographie 5 (Musée de l'histoire de l'immigration)** lui suggère « [...] *des hauts et des bas bien sûr avec l'immigration. C'est toujours l'histoire que les gens, ils ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas* », mais aussi « *les bons bals de jadis [...] Moi, j'aime bien l'image, elle me plaît bien. Puis ce noir et blanc avec les pixels, ça rappelle la vieille époque* ».

La **photographie 6 (Hitler)** ne suscite pas ni résistance ni rejet mais une réaction qu'on peut peut-être qualifier de mise à distance : « *Comment dire ? (rires) C'était un petit enfant traumatisé ? Hein ? Qui, bien sûr... on ne peut pas pardonner tout ce qu'il a fait, mais bon, aujourd'hui je me dis qu'il est en bonzaï et qu'il souffre énormément. Hein, t'as été réincarné en petit bonzaï, mon gars. Rien de pire que d'être réincarner en petit bonzaï. (rires)* ».

La **photographie 7 (Mai 68, CRS devant la foule d'étudiants)** ouvre sur un jugement politique fondé sur l'expérience, mais n'engage aucune référence historique précise : « *On a tous fait des manif quand on était plus jeunes. Mais voilà. Moi, c'est le côté bon enfant et puis le fait que tout le monde se réunisse pour soutenir une cause qui me plaît et ... après quand ça dévie en violence, après c'est débile* ».

La **photographie 8 (« esclavage/abolition/réparations »)** suscite, là encore, un point de vue donné pour personnel, qui engage un jugement porté sur le présent et non sur le passé : « *Je ne vois pas comment on peut réparer quelque chose qui a été commis. Faut passer à autre chose et changer la mentalité, le comportement [...] Mais y'a pas beaucoup de monde. Y'a peu de gens. Ce qui est dommage, c'est ce que c'est souvent stéréotypé* ».

A propos de la **photographie 9 (file d'attente devant la crèmerie)**, Laurence pense d'abord à « *un bar, un petit bar sympa [...], un bar à fromages ou un bon artisan de l'époque qui fait des produits* ». Mais elle évoque ensuite les « restrictions », « *les hommes [qui] sont à la guerre et les femmes [qui] sont obligées de compter leurs doigts, sur elles-mêmes* ». Elle parle encore de classes sociales, d'individualisme et d'instinct de survie pendant les périodes difficiles. La photographie l'inspire visiblement : « [...] *la photo, elle est belle. Elle est en noir et blanc. Un peu fanée. Avec les pixels. Ouais, ça rappelle bien l'époque* ».

La **photographie 10 (une commémoration du 11 novembre dans la ville d'Arles)** contrairement à la précédente fait l'objet d'un commentaire dépréciatif : « [...] *des gens qui doivent être tout contents parce qu'ils doivent voir un président ou une personne importante. Je ne connais pas les hommes politiques [...] Et tous ces gamins. [...] Elle ne m'inspire pas cette photographie, je n'aime pas* ».

La **photographie 11 (Staline)** ne suggère aucune association explicite avec la 6 (Hitler) mais un jugement négatif sur le « communisme » : « [...] *le communisme. Quelques valeurs intéressantes mais ça reste une dictature et ça reste une extrémité. Y'en a toujours pour qui ça va bien et pour qui ça va pas. Après, il y a du rouge. C'est joli le rouge, ça peut être la passion ou ça peut être le sang (rires)* ».

Les photographies, dans ce cas, constituent bien une stimulation, certes relative, qui permet finalement à l'enquêtée d'évoquer l'histoire, d'abord pour dire : « [...] *non les grosses périodes de guerre, j'aime pas trop, parce que c'est la guerre* », puis pour préciser ce qui l'intéresse : « *les grandes périodes de changements comme l'apparition du feu [...] la découverte de l'outil [...] la préhistoire [...] l'Antiquité, t'as tout ce qui est la mythologie, les Grecs, etc...L'égyptologie, alors ça j'adore* ».

Le recours à l'ironie à propos de la photographie de Hitler, le rire à propos de ce dernier comme de Staline, permet de ne pas parler de « l'horreur » - pour reprendre le terme de Liliane, dans l'entretien cité précédemment.

Sur ce point particulier, un autre enquêté²⁰ commente également cette photographie sur un ton ironique, tout en se référant lui aussi à la dimension esthétique, par ailleurs très présente tout au long de l'entretien.

« Bah là, ça m'évoque un bouffon quelque part, parce qu'il y a un côté..., là la photographie est ridicule quelque part. Il est tout désarticulé [...] On dirait une caricature, quoi, voilà. Il a tellement été caricaturé Hitler, forcément... Sinon ce que ça m'évoque, on en déjà parlé. C'est marrant, ouais, comment on a pu suivre ce type-là ? (rires) Ça c'est une vraie question [...] Cette photographie est très, très curieuse. Cette espèce de contre-plongée là, sur... (rires) »

Alors même que notre premier choix de représentations fortement esthétisées – mais difficiles à identifier - avait abouti à un échec, il apparaît que de nombreuses photographies sont finalement commentées, par tel ou telle, d'un point de vue esthétique. Dans le cas de cet enquêté, comme dans celui de Liliane et de Laurence, qui disaient l'une et l'autre s'intéresser à l'histoire de l'art, nos premiers documents auraient éventuellement été plus efficaces. Il est difficile de l'affirmer. Quoi qu'il en soit, le point permet peut-être d'éclairer l'importance du goût pour s'approprier l'iconographie en tant que telle et en parler, ou pas : « *Elle ne m'inspire pas cette photo, je n'aime pas* ». A propos de la photographie 4 (cimetière de guerre), Laurence commente encore : « *Ce n'est pas joli à voir. Après, je vois beaucoup de triangles, mais ça après, c'est les lignes de fuite* ».

²⁰ Cet enquêté, 45 ans, travaille dans le milieu du spectacle et de la culture et ses références à l'histoire passent par les artistes qui la mobilisent. Il n'appartient pas au groupe considéré ici.

Dans ces trois situations, le *test projectif* permet de faire émerger quelques références à l'Histoire, par ailleurs quasiment absente, pour cause de désintérêt explicitement formulé par les enquêtés. Ce désintérêt pour l'histoire est dans tous ces cas à mettre en relation avec l'expression non moins explicite d'un manque d'assurance et de connaissance, qui induit certainement la crainte d'un jugement en incompetence. En revanche, l'expression d'un commentaire relevant du goût, du beau ou du laid, est réputée renvoyer à l'opinion et, selon l'expression consacrée, ne pas se discuter. A cet égard, elle peut également relever d'une stratégie d'évitement.

Noémie, quant à elle, évoque la honte : « [...] *en France, si tu ne sais pas ce que c'est que le débarquement, c'est quand même gênant - enfin c'est honteux un peu [...]* ». Quand bien même elle peut référer sa méconnaissance de l'histoire de France, de l'histoire « occidentale » ou de « l'histoire universelle » à une histoire autre et à une origine étrangère (ce qui explique aisément que nombre des documents présentés ne soient pas immédiatement lisibles pour elle), elle n'en explicite pas moins ce qu'elle perçoit comme une norme à laquelle il conviendrait de se conformer. Cette dernière observation ne vaut cependant pas pour Daniel, 53 ans, français originaire d'un pays d'Afrique de l'ouest, qui, pour ne pas s'identifier pas à la majorité des photographies qui lui sont présentées, explicite un rapport à l'histoire très marqué par l'expérience de la colonisation et s'intéresse à la question de l'écriture de l'histoire dans une approche postcoloniale.

**(Type 2) « On ne retrouve pas notre nom sur les monuments aux morts » :
lier la « petite histoire » à la « grande »**

Associer un désintérêt pour l'histoire au fait « d'être démunie par rapport aux repères historiques » est une situation d'autant plus mal vécue que les enquêtés appartiennent ou sont issus de milieux qui valorisent les savoirs. Le désintérêt peut être explicité sans qu'il en résulte pour autant une réelle difficulté à parler du passé et à évoquer « son » histoire à l'occasion du commentaire de tel ou tel document, identifié, localisé, plus ou moins précisément. L'iconographie retrouve alors sa fonction d'« aide mémoire », déjà évoquée.

Béatrice, 65 ans, exerçait une profession paramédicale. Elle oppose l'histoire familiale (les objets, la transmission) à l'histoire « chronologique ». Quand celle-ci ne l'intéresse guère, Béatrice se dit « éblouie » par les gens qui peuvent « *faire les liens entre les évènements historiques et les lieux* », remarque qu'elle formule à propos de son goût et de sa pratique du voyage. A propos de la photographie 4 (cimetière de guerre), dont elle a immédiatement identifié l'objet (l'ossuaire de Douaumont), elle hésite : « [...] *Douaumont c'est, c'est la guerre de 40, hein ? [...] Ce n'est pas 14... Ou c'était en 1964, c'était peut-être le cinquantenaire... Bah vous voyez... [Elle se racle la gorge] Vous voyez, je suis nulle !* »

Cependant, dans ce cas, le *test projectif* sert bel et bien de support à l'évocation de souvenirs autobiographiques non évoqués au cours de la première phase de l'entretien, succincte et focalisée sur les « lacunes en repères historiques » (encadré n°2).

Encadré n°2

« Ben, ça, c'est Verdun. Alors pour moi, y a encore un souvenir personnel là, c'est que quand j'étais... j'étais jeune, j'avais quinze, seize ans... euh, je faisais partie de la chorale de ma... de mon école, et toutes les chorales de... de l'enseignement libre d'Angers se réunissaient, ... pour travailler, ... des œuvres ..., du répertoire classique, et donc ... cette année-là, alors ça devait être en... ça, ça devait être en 65, aussi. En 65... oui, oui, oui, j'étais en seconde aussi. Hum... nous avons chanté le... Requiem Allemand, de... 'fin, le Deutsch Requiem, de Brahms. Et ... pour nous accompagner, ... nous avions un orchestre de, d'étudiants allemands de Stuttgart. Et alors nous sommes allés ... chanter le Requiem d'Allemand à... à Stuttgart, mais nous l'avons chanté aussi dans l'ossuaire de Douaumont. [...] L'ossuaire de Douaumont, pour moi, c'est ça. C'est ce souvenir-là. Et... j'avais trouvé que c'était un moment très fort quand même de..., de rencontre et de réconciliation, enfin on a travaillé plusieurs années avec cet orchestre allemand mais... ce requiem chanté..., là..., en allemand, avec ces, ces jeunes des deux pays, c'était quand même assez impressionnant. Voilà ».

Le contenu historique de la photographie permet ici la remémoration d'un souvenir personnel associé à une émotion enfouie d'une part, une montée en généralité sur la réconciliation franco-allemande d'autre part. La photographie 3 induit de la même manière une association entre l'identification de De Gaulle et un souvenir. L'expression d'une opinion sur l'homme engage un jugement général sur la politique « qu'on a aujourd'hui ». (encadré n°3)

Encadré n°3

« [un profond soupir] De Gaulle [elle se racle la gorge]. Alors là j'ai un souvenir personnel. Parce que De Gaulle est venu à Angers en... 65, je crois. J'étais... en classe de seconde, et mon père m'a dit, ainsi qu'à ma sœur aînée : - Ben cet après-midi vous n'allez pas en classe, le Général de Gaulle vient à Angers, on va aller boulevard Foch le voir... le voir défiler.

C'était sans..., sans appel. Bon, on était quand même assez surprises de ne pas aller à l'école ce jour-là. Mais bon, fallait... fallait aller euh, voir défiler le... le Général de Gaulle, il était à Angers, fallait le voir passer. Donc j'y suis allée. [...] Et avec mon père ! Et avec mon père, c'était important. Donc voilà. Euh... bon sinon qu'est-ce que j'peux en dire ? Pff... Ben pour moi c'était quand même un grand homme [...] il a marqué la France, et... c'est vrai qu'actuellement, j'dirais, avec euh la politique qu'on a aujourd'hui, j'voudrais pas de... faire de politique, mais il n'empêche que on aimerait retrouver des gens qui ont une certaine euh, grandeur, une certaine dignité, une certaine euh, conscience de, de leur rôle [...] »

L'enquêtée dont il va être maintenant question, Cécile, 40 ans, est femme au foyer (cinq enfants), installée en région parisienne depuis quelques années, très marquée au moment de l'entretien par le décès de son père survenu deux ans auparavant. Cécile fait partie de ces enquêtés qui ne se disent intéressés « ni par l'histoire ni par la vie politique ». A l'exception, précise-t-elle, de la Deuxième Guerre mondiale, du fait de l'expérience vécue et de l'engagement, connu, de ses grands-parents (encadré n°4).

Encadré n°4

« [...] le passé c'est plein de choses que j'ai connu. Que je ne peux pas partager avec mes enfants... parce que mon père est parti. [...] le passé pour moi aujourd'hui, c'est ma petite enfance. C'est fini quoi. C'est ce qui est fini, c'est ce qui ne reviendra pas. Et j'ai tendance à me dire il ne faut pas s'attacher au passé, pour aller vers la vie. [...] Le passé nous marque. On ne peut pas le mettre à la poubelle. Il est omniprésent ».

« [...] le seul moment de l'histoire qui m'intéresse c'est la guerre de 39-45 qui doit correspondre à fin de collège, début lycée. Et qui me semble un truc tellement hallucinant. Voilà, ce qui s'est passé par rapport aux Juifs, c'est un truc de dingue ! A partir de ce moment-là ça m'intéressait. Mais alors avant... En fait le 20ème siècle quoi. J'ai l'impression que, bah..., parce que mes propres grands-parents, parce qu'il y avait encore des survivants quoi... Mon grand-père a fait la résistance. Donc cette guerre 39-45 elle devenait humaine, enfin, elle devenait beaucoup plus proche dans la mesure où mes grands-parents l'avaient vécue. Ils n'en parlaient pas mais l'avait fortement vécu en s'engageant. Donc, par respect pour les grands-parents je pense qu'on s'y intéresse ... »

De fait, alors que les premières photographies ne lui évoquent pas grand-chose, Cécile réagit très vivement à la photographie 4 (cimetière de guerre).

« Ah bah, si, on a quand même vécu à Caen. Non, mais attendez. Je suis hallucinée. Je vous dis... pourquoi je m'intéressais à 39-45. On a vécu à Caen pendant 3 ans et demi. Donc à chaque fois qu'il y avait des gens qui venaient, on visitait Omaha Beach et le cimetière américain... A chaque fois. A chaque fois. Quand ils viennent à Neuilly –Plaisance, je sais pas ce qu'on leur propose, mais là-bas c'était... donc j'ai adoré ce cimetière américain, je le trouve magnifique (...) Tous ces jeunes gens qui sont venus des Etats-Unis pour sauver les Français. Vous imaginez ? Le truc ahurissant ! Et puis on a ce fameux musée à Caen, le mémorial de Caen (...) Ah ouais j'aimais bien, ah ouais, ouais j'aimais bien... Et puis on assistait tous les ans au mémorial de Caen. C'est un c'est un concours de plaidoirie pour les lycéens. Alors je ne sais pas si vous avez entendu parler de ça et c'est génial. C'est les lycéens qui doivent défendre une cause, par exemple sur euh... sur les prisons américaines... enfin sur plein de choses ».

Elle revient sur les raisons de son intérêt pour la Seconde guerre mondiale, déjà évoqué, attribué en un premier temps à l'histoire familiale qui la lui rendait plus « proche », plus « humaine » et semble s'étonner de n'avoir pas mentionné son enfance à Caen. Elle associe une visite rituelle sur les sites du débarquement, relevant du « tourisme de la mémoire » en famille ou avec des amis, à son goût pour le Mémorial de Caen et ses activités à destination des lycéens. Dans les deux cas, c'est, bien sûr, la proximité ressentie comme toute personnelle à l'histoire de la Seconde guerre mondiale qui est donnée comme source de l'intérêt, associé aux grands-parents ou aux lieux de l'enfance. Mais la photographie ouvre incontestablement sur « plein de choses », de « ces jeunes gens qui sont venus des Etats-Unis pour sauver les Français » aux « prisons américaines », et sur l'expression d'une forme d'enthousiasme dans le récit d'un « intérêt » d'une autre nature qui passe par la « médiation » de l'histoire plutôt que par la transmission familiale. On peut faire l'hypothèse que chez cette enquêtée, l'expression de cette forme d'intérêt s'est trouvée inhibée dans une situation plus classique d'entretien.

Quoi qu'il en soit, l'idée qu'il faut être personnellement touché par l'histoire pour se sentir concerné est suggérée par d'autres entretiens, parfois *a contrario*. A propos de la photographie 2 (Mémorial du *World Trade Center*), Béatrice l'exprime très clairement. Elle rapproche *Ground Zero* de tous ces lieux où on « fait mémoire » des atrocités du siècle, pour souligner que celles-ci ne rencontrent pas « ses sentiments personnels », faute de récits transmis dans la famille, faute « de choses comme ça » parmi ses proches. Il s'agit moins ici d'un défaut de

connaissance – qui peut s’exprimer comme tel dans d’autres entretiens –, que d’une absence d’émotion ou d’empathie, constaté et référé à la réalité de l’histoire familiale.

« A New York là... hum... La catastrophe là, le... Comment on appelle ça, le... le... Ground Zero, là... Oui. L’atrocité. Euh... La douleur de la femme là, c’est terrible hein... Bon. Et... Faut que je vous dise...

[...] Non ça m’évoque aussi tous ces... tous les... lieux de, de mémoire comme ça. Hein ... genre... euh... les juifs là et... tous ces, ces lieux où... ben, où on fait... on fait mémoire de... bon, les monuments aux morts les... les, tout ça quoi. Toutes ces... ces atrocités quoi... Mais euh... ça rejoint pas forcément des sentiments personnels parce que euh... Je me suis souvent rendu compte que par rapport à l’histoire, je n’ai pas dans ma famille des récits de... de gens proches qui sont décédés à la guerre et qui... et de choses comme ça dans... enfin de, de souffrances très proches de moi comme ça. [...] On n’est pas sur les ... on retrouve pas notre, nos noms sur les monuments aux morts. Hein, y a, y a pas ce... cette mémoire là pour moi hein. Ma génération en a entendu beaucoup parler [de la guerre] mais euh... non c’est pas quelque chose moi que je ressens personnellement. » (Béatrice R. 65 ans)

(Type 3) L’histoire apprise ou la « mémoire empruntée »²¹ : quels apports de l’usage de l’iconographie?

Malgré une scolarité chaotique, Denis, cadre intermédiaire, né en 1953, se dit très intéressé par l’histoire. Elle l’a « marqué » parce qu’il appartient à une « famille de rapatriés d’Afrique du Nord » qui a vécu des « périodes marquantes » de l’histoire :

« Mon père et mon grand-père étaient des anciens-combattants. Donc, nécessairement, je vivais un peu là-dedans. [...] Dans ma jeunesse, la majorité de mon entourage avait vécu la guerre. Que ce soit au front ou pendant l’exode... [...] De l’histoire, il y en a beaucoup moins qu’avant. Il n’y a que de l’histoire factuelle. La dernière chose marquante, c’était le 11 Septembre. Mais, on n’en a parlé que trois jours à la télévision. C’est pas des moments forts. [...] Rien que dans ma famille, il y a des histoires fortes. Mon père a fait la guerre. Il s’installe en Afrique du Nord. Il a vu l’indépendance du Maroc, de la Tunisie et la guerre d’Algérie. En 62, il revient en France et recommence toute sa vie, parce qu’il n’avait plus de boulot. [...] [son grand-père paternel] a fait quatre ans de guerre, dont deux à Berlin et des trucs coloniaux. [...] Il aurait préféré ne pas faire tout ça. Donc, tout ceci ce sont des références à l’histoire. Ma femme aussi a des références à l’histoire. Son grand-père a fait la Grande guerre, on n’a jamais retrouvé son corps. Ils ont connu l’Exode, son père a fait la guerre et est arrivé en Charente, on lui a dit de revenir. C’est tout aussi chargé. (Un temps) On avait des choses tangibles sur l’histoire».

Denis exprime qu’il a conscience d’un rapport spécifique à l’histoire. Il l’explicite en soulignant combien l’histoire vécue de sa famille donne consistance et « sens » à son intérêt pour l’Histoire.

« [...] Ceci dit, j’ai des gens de mon âge dont les parents n’ont pas fait la guerre. Ils n’ont pas ce même rapport à l’histoire. Chez moi, c’est l’histoire familiale qui va entraîner l’intérêt pour l’histoire. J’avais un

²¹ Voir Halbwachs (1997), chapitre 2 : « Mémoire collective et mémoire historique ».

ami de mon père qui avait le même âge que mon père qui a été dispensé de guerre. Pour lui, c'est pas le même sens ».

Dans ce cas, les apports du *test projectif* sont tout à fait intéressants. Ils viennent corroborer l'idée, déjà suggérée, que les individus abordent généralement l'histoire collective et le savoir historique à partir d'expériences dont ils se sentent proches. C'est bien sûr le cas des enquêtés les plus âgés qui ont directement participé à des événements historiques, tels les guerres : « L'histoire vécue, l'histoire vivante ne remplacera jamais tout ce qui s'écrit » (Anatole, 87 ans). Mais c'est aussi celui de plus jeunes, comme Denis, qui évoquent l'Histoire à travers l'expérience vécue de leurs parents et grands-parents. Encore faut-il souligner ici que la réaction de Denis dès la photographie 1 (école IIIème république) suggère que ce n'est pas seulement l'expérience vécue qui est transmise par la famille mais également le goût et le savoir de l'histoire :

« Ça m'évoque Jules Ferry, l'école obligatoire. C'est quoi déjà ? Les bussards de la République, je crois. Il y en a un qui a une médaille, l'autre qui a un uniforme. Cela doit être une leçon de géographie. Mais, je pense que ce doit être un peu plus qu'une leçon de géographie. Puisqu'il y a une carte de Paris sur le mur et une carte de la France. On voit bien que l'instituteur montre bien une partie de la France qui est en noir, qui se trouve avec l'Alsace. Pour moi, cela veut dire plusieurs choses. Premièrement, mon grand-père [paternel] était instituteur. Quand on était en Tunisie, on a visité l'ancienne école où il était. Après, il s'est retiré vers les Pyrénées. Quand on allait chez mon grand-père, on faisait des dictées (rires).

Deuxièmement, le père de ma grand-mère [paternel] était aussi directeur d'école. Ma grand-mère disait qu'il avait vidé le canton. Puisqu'il faisait passer le certificat d'études à tout le monde, à grands coups de pieds aux fesses. Et, une fois qu'ils l'ont eu, ils allaient tous travailler à Paris.

Troisièmement, les grands-parents de ma mère ont quitté l'Alsace en 1870, quand elle est devenue prussienne. Ils ont fait partie des Alsaciens et des Lorrains qui n'ont pas voulu rester. La grand-mère de ma mère ne parlait qu'alsacien. Elle ne parlait pas français. Donc, cette image m'évoque toutes ces choses ».

Le *test projectif* permet bien de compléter la première partie de l'entretien, déjà très développée, en donnant à l'enquêté l'occasion de préciser l'expérience de la famille et d'introduire figures et événements historiques non évoqués précédemment : Photographie 3 : « C'est le General de Gaulle. Cela m'évoque plusieurs choses. Dans mon histoire familiale, mon père n'aimait pas De Gaulle. Pour lui, c'est celui qui les a trahis en Algérie [...] »

Mais le *test projectif* peut aussi donner lieu à l'exemplification d'une idée générale, déjà exprimée dans l'entretien ou faire apparaître des contradictions dans un discours très construit.

Ainsi Gérard, 50 ans, ingénieur, avait-il d'emblée justifié son intérêt pour le passé avec un argument somme toute partagé par nombre de pédagogues, professionnels ou militants : « l'histoire permet d'expliquer certains phénomènes du présent ». Il n'avait en revanche que fort peu évoqué son histoire personnelle. Chacun des documents lui donne l'occasion de formuler des analogies à propos des grands événements et figures historiques identifiés. La photographie de Hitler lui permet d'explicitier le propos en établissant un lien entre le nazisme – le racisme- et la mention de « l'homme africain sans histoire », soit une référence au discours controversé de Nicolas Sarkozy à Dakar. Plus largement, à propos de la Seconde Guerre mondiale, il souligne qu'existent des génocides contemporains « encore et toujours ». Quand le discours de Gérard apparaît élaboré, instruit, émaillé de nombreuses références historiques mais également nourri de réflexions sur l'histoire et la mémoire, le *test projectif* est avant tout l'occasion d'exemplifier, de nuancer, de complexifier, et partant, de faire apparaître des contradictions. Pour ne prendre qu'un exemple, Gérard se dit « anarchiste » et affirme préférer de ce fait les périodes historiques non enseignées à l'école. Mais à propos de la photographie 8 (esclavage/abolition/réparations), il « critique le communautarisme qu'engendre la concurrence des mémoires » et affirme la nécessité de la « cohésion sociale ».

Conclusion :

La proximité, l'implication personnelle, l'histoire familiale, l'expérience historique transmise sont-elles à la source des rapports ordinaires au passé ? Très certainement, et le plus souvent, si on en croit l'analyse du discours des enquêtés, quelle que soit la nature de ces rapports, tant pour ceux qui revendiquent leur peu d'intérêt pour l'histoire, à l'exception du passé biographique ou familial, que pour les plus informés de la « grande histoire ». Quand les premières phases de l'entretien font encore émerger sentiments de gêne ou d'incompétence à parler de l'histoire pour les premiers ou affirmations de l'importance des savoirs sur le passé pour les seconds, au-delà même de leur investissement personnel, se manifeste aussi en creux ou

explicitement une norme, un jugement de valeur somme toute assez bien partagé sur les vertus supposées de la connaissance du passé. L'usage de l'iconographie confirme ces premières conclusions mais les nuance dès lors que les documents présentés provoquent tout à la fois l'expression d'un malaise – à l'occasion de l'oubli d'une date par exemple – et l'émergence de souvenirs où se trouvent associé histoire personnelle et histoire collective. Les commentaires de Béatrice, de Cécile, de Denis ou de Gérard en témoignent, à des degrés divers, et quelle que soit par ailleurs la nature de leurs déclarations liminaires sur le passé.

Il faut sans doute en conclure que le sentiment d'être concerné, issu du passé, notamment familial, ou dans le présent, nourrit l'intérêt pour le passé, directement ou par analogie. Mais rien ne permet cependant d'affirmer que ce sentiment est une condition nécessaire à l'intérêt. Rien n'interdit d'inverser la question et, là encore de nuancer. Ainsi dans l'entretien de Cécile, l'intérêt pour la Seconde Guerre mondiale qui, dans son cas, se révèle très vif dans le *test projectif*, est certes associé à des souvenirs personnels mais ne semble guère nourri par la transmission de l'histoire familiale, associée au « respect pour les grands parents », finalement faiblement investie.

Ces conclusions sont encore précaires, illustratives et sans doute non exemptes de surinterprétation, ce dont pourrait témoigner l'explicitation de telle ou telle différence d'appréciation entre les auteurs. Reste que la méthode projective, soit l'usage de l'iconographie dans l'enquête, apparaît ici encore suffisamment efficiente, en complément des entretiens sociologiques, objets d'une réflexion critique mieux établie.

Bibliographie

- ANSART Pierre, 1984, « Manuels d'histoire et inculcation du rapport affectif au passé », in Henri Monniot (textes réunis et présentés par), *Enseigner l'histoire. Des manuels à la mémoire*. Travaux du colloque Manuels d'histoire et mémoire collective, Peter Lang.
- BAUSSANT Michèle, 2002, *Pieds-Noirs : mémoires d'exils*, Paris, Stock.
- CHARPENEL Marion, 2014, « Le privé est politique ! » Sociologie des mémoires féministes en France », thèse de doctorat de Science Politique, Sociologie politique et analyse des politiques publiques, sous la direction de Marie-Claire Lavabre, Institut d'Etudes Politiques de Paris.

- DUCHESNE Sophie, 1996, « Entretien non-préstructuré, stratégie de recherche et étude des représentations. Peut-on déjà faire l'économie de l'entretien « non-directif » en sociologie ? », in *Politix*, 9, n° 35, p. 189-206.
- FINLEY Moses, 1981, Mythe, *mémoire, histoire. Les usages du passé*, Paris, Flammarion.
- GENSBURGER Sarah, 2010, *Les « Justes » de France ». Politiques publiques de la mémoire*, Paris, Presses de Sciences Po.
- HALBWACHS Maurice, 1997 [1950], *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
- HALBWACHS Maurice, 1994 [1925], *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- IFOP (collectifs), 1955, « A la recherche de la 'Gauche' », *Les Temps modernes*, n° 112-113, p. 1576-1625.
- JOUHANNEAU C., 2013, « La résistance des témoins : mémoires de guerre, nationalisme et vie quotidienne en Bosnie-Herzégovine (1992-2010) », thèse de doctorat en sciences politiques, Paris, Institut d'études politiques.
- JOUTARD Philippe, 1977, *La légende des Camisard. Une sensibilité au passé*, Paris, N.R.F.-Gallimard.
- KAES René, 1967, « Mémoire historique et usages de l'histoire chez les ouvriers français », *Le mouvement social*, n° 61, p. 13-32.
- LAVABRE Marie-Claire, 2002, « Un exemple d'utilisation de test projectif en sociologie », in Jean-Marie Donegani, Sophie Duchesne et Florence Haegel, *Aux frontières des attitudes : entre le politique et le religieux. Textes en hommage à Guy Michelat*, Paris, L'Harmattan, p. 297-311.
- LAVABRE Marie-Claire, 2006, « Demokratische Identität und Erinnerung. Mikrosoziologie der intergenerationellen Vermittlung » (avec la collaboration de Marina Chauliac), in Gesine Schwan, Jersy Holzer, Marie-Claire Lavabre et Birgit Schwelling (dir), *Demokratische politische Identität. Deutschland, Frankreich und Poland im Vergleich*, Wiesbaden, Verlag für Sozialwissenschaft (traduction polonaise 2008).
- LAVABRE Marie-Claire, 1994, *Le fil rouge. Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la FNSP.
- LEQUIN Yves et Jean METRAL, 1976, « A la recherche d'une mémoire collective. Les métallurgistes retraités de Givors », *Annales ESC*, n° 1, p. 149-166.
- MICHELAT Guy, 1975, « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue française de sociologie*, XVI, n° 2, p. 229-247.
- MOREAU DE BELLAIN, Louis, 1985, « Mémoires de la mémoire : la commémoration (note critique) », *L'homme et la société*, 75, n° 1, p.237-244.
- NAMER Gérard, 1983, *Batailles pour la mémoire. La commémoration en France, de 1945 à nos jours*, Paris, Papyrus.
- NORA Pierre (dir.), 1984-1992, *Les lieux de mémoire*, 3 tomes : La République, La Nation, Les France, 7 vols., Paris, Gallimard.
- OESER Alexandra, 2010, *Enseigner Hitler. Les adolescents face au passé nazi en Allemagne. Interprétations, appropriations et usages de l'histoire*, Paris, éditions de la MSH.
- ORY Pascal, 1992, *Une nation pour mémoire, 1889, 1939, 1989*, trois jubilés révolutionnaires, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- REVEL Jacques (dir.), 1996, *Jeux d'échelle. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- RICOEUR Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- SCHERRER Vanessa, 2006, « Citoyens sous tensions. Analyse qualitative des rapports à la politique et des configurations d'appartenance à partir de projections sur les proches », thèse de doctorat en sciences politiques sous la direction de Sophie Duchesne, Institut d'Etudes Politiques de Paris, chapitre 3 : « L'usage de l'outil projectif en science politique. Bilan d'un pari méthodologique », p. 120-169.
- SIMONOT Michel, 1979, « Entretien non-directif, entretien non pre-structuré : pour une validation méthodologique et une formalisation pédagogique », *Bulletin de psychologie*, XXXIII, n° 343, p. 155-164.

TODOROV Tzvetan, 1998, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa.

ZONABEND Françoise, 1980, *La mémoire longue. Temps et histoire au village*, Paris, PUF.